

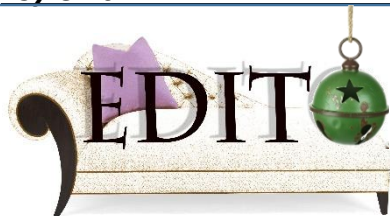


TROUVER SA PLACE

Conférence de Paris
"The place to be"



Happy Culture
Delphine Horvilleur



La conférence de Paris ? *The place to be* !

Le 18 novembre dernier nous avons pu assister à une riche conférence organisée par la FFDP. Le thème étant « Trouver sa place », la journée ne pouvait qu'en être passionnante !

Trouver sa place évoque une façon d'être accepté par l'environnement, ce qui sous-entend la notion d'engagement, cela ne vous rappelle rien ? La conférence de l'année dernière nous parlait de cet engagement que l'on ne peut garantir à vie, parce que tout est en mouvement. Nous n'avons pas les mêmes besoins à 20 ans ou à 50... Et comme tout se transforme inexorablement, alors la place de chacun se modifiera avec lui, car elle est en lui, celle qu'il se donne, interactive avec celle qu'il partage auprès de ses congénères. Le monde reflète l'individu qui s'y repère pour s'y déplacer et s'y installer.

Prendre sa place est affaire de territoire, c'est une histoire d'identité qui implique une reconnaissance. Il y a ceux qui estiment qu'elle leur est due, ou qui l'imposent et ceux qui ne la trouvent jamais. Famille, clan, club, communauté, il s'agit de faire partie, d'être inclus pour une bonne cohérence Moïque et Surmoïque entre monde interne et externe.

Seulement qui dit Surmoi dit aussi verticalité, hiérarchie, alors l'idée est de grimper les échelons de la vie, de l'expérience... pour une sensation d'exister qui dépendra de la crédibilité qui nous est accordée, de l'importance de notre parole et de son utilité.

Mais faire société tout en étant soi-même est source de névrose, c'est bien là que niche le paradoxe de la liberté entre fusionner et se perdre.



Le Moi doit pouvoir se développer au sein d'un cocon, s'appuyer sur un cadre pour s'individuer et gérer ses désirs. Je suis devenu grand, libre et responsable, pourtant je continue de me définir à partir des normes ambiantes et des autres, la reconnaissance étant la substantifique moelle du narcissisme vital, l'estime de soi sera le curseur de la place que l'on s'accorde.

Ainsi la pulsion de vie implique une conquête, mais le Moi reste attaché à son principe de plaisir premier. Entre s'extraire et s'intégrer, le degré de dépendance sera décisif, tout comme l'idéal du Moi tranchera entre statut et fonction.

C'est aussi l'histoire du petit Œdipe qui, désirant pour lui-même l'autre admiré finit par trouver son individualité ; indispensable paradoxe binaire, quand, au carrefour d'une frustration et d'un non-sens apparaît une troisième voie possible, celle d'un ailleurs plus concordant pour le Moi égaré.

Un grand merci à Éric Simon, directeur de l'institut de Paris, pour l'organisation, ainsi qu'à Carole Ruffiat et Chrystel Benoit Marhuenda, pour cette conférence de qualité.

A présent, retrouvons nos conférenciers, parisiens pour l'occasion, installons-nous confortablement avec un chocolat chaud pourquoi pas, et libérons nos associations pour que le plaisir prenne place.

Je vous souhaite de très belles fêtes de fin d'année et vous retrouve très bientôt !

Armand Darsel



TROUVER SA PLACE



Par Albane Fayolle

Une première place souveraine

Au commencement, dans la préhistoire de notre existence, nous étions des êtres-mondes, souverains et autonomes, au **centre** de l'utérus maternel. La naissance interrompt brutalement cette plénitude. Le nouveau-né concentre alors toute son énergie pour tenter de prolonger ce *nirvana*, puis pour s'adapter à cette nouvelle réalité.



Un nouveau monde à s'approprier

Les phantasmes du nourrisson expriment les 1ères interprétations du nouveau-né face au réel, ses 1ères « pensées », des pensées primitives qui s'étaient sur sa **capacité innée à interpréter ses sensations corporelles**. Les capacités psychiques et physiologiques de l'enfant se **développent**, et il comprend progressivement sa mère comme une personne distincte de lui. Cette individuation lui donne accès à une nouvelle maturité. L'enfant est capable de distinguer son image dans le miroir, ce que Lacan a nommé « stade du miroir » et qu'il considère « comme le signe et le vecteur de l'ébauche du Moi de l'enfant ».

Les complexes familiaux

Cette période de la « naissance psychologique » de l'enfant coïncide avec **le 1er des trois complexes familiaux** identifiés par Lacan : *le complexe de sevrage*. (Viendront ensuite le *complexe d'intrusion* et le très freudien *complexe d'Œdipe*). **Le complexe de sevrage** est une coupure de lien vital avec la mère archaïque. Pour Winnicott, « *le temps du sevrage est celui où l'enfant devient capable de jouer à laisser tomber des objets*. » Ce 1er jeu très archaïque **symbolise** une forme de séparation, de détachement

d'avec l'objet. Ce faisant, **il passe de la dépendance à l'attachement au sein nourricier**, attachement nourricier dont Freud dira « *qu'il est à l'origine de l'amour* ». Le sevrage matérialise la nécessité pour le jeune sujet de **sublimier** cette imago maternelle, c'est à dire ici **d'orienter ses pulsions libidinales vers un autre objet**. C'est cette séparation du sevrage qui offre à l'enfant la possibilité de son individuation et qui donc lui donne accès au narcissisme secondaire. L'enfant cherche maintenant à investir ces objets, à se les approprier. En s'identifiant à ses parents, il les prend pour modèle, il leur confère une valeur. Lorsqu'il perçoit en retour l'amour de ces objets idéalisés, sa propre valeur lui est confirmée. Une nouvelle instance psychique résulte de cette dialectique narcissisante: « **l'idéal du moi** ».

La naissance du puiné ou le complexe d'intrusion

Plaçons-nous dans le cas où cet enfant est le 1er enfant, enfant encore unique. Ce 1er enfant a inauguré la « famille », en faisant du couple des parents. Il a traversé l'épreuve du complexe de sevrage, réplique psychique du traumatisme de la naissance. **Mais voilà qu'un autre enfant naît**. L'intrus. Pour Freud, « *la 1ère évidence qui s'impose dans la relation fraternelle est la jalousie*. » Comment pourrait-il en être autrement pour **l'aîné** devant le spectacle de cet **intrus** qui s'arroge tous les droits et plaisirs auxquels il a dû renoncer? Cette « spoliation » et ses conséquences sont décrites par Lacan à travers ce qu'il a nommé le complexe d'intrusion. L'intrus est le représentant du non-moi, de l'étranger, du concurrent. Paradoxalement, ce nouveau-né dans les bras de sa mère, est **aussi** le fidèle représentant de son moi; il incarne son **double archaïque**. **Ce qui différencie la position de l'intrus** c'est que pour lui, **l'objet-frère/sœur préexiste et s'inscrit comme objet partiel dès la phase archaïque de son développement**.

L'enjeu commun mais concurrentiel pour la fratrie est de trouver sa place. La relation qui se joue entre deux enfants d'une même fratrie, est donc **la rencontre de deux conflits psychiques internes**, plus qu'un conflit entre deux



sujets. Chacun des enfants a le désir de monopoliser à son profit l'amour des parents: **cette position concurrentielle fonde la « saine rivalité jalouse »**, en ce sens qu'elle implique la reconnaissance de l'Autre et l'identification respective. **Cette rivalité est le ciment de la socialisation.**

La formation du caractère

La « *conduite au monde* » d'un sujet, « *sa formule personnelle* », sa « *cuirasse caractérielle* »: autant de termes pour désigner le caractère du sujet. Le caractère est le **résultat de la rencontre entre la constitution biologique d'un sujet et le contexte familial** dans lequel il cherche à s'inscrire, à **prendre place**. **C'est l'expérience de l'enfant qui guide la vie de l'adulte**. Cette expérience est en partie inaltérable: le sentiment d'infériorité et la recherche de la complétude **imprègnent toute la vie de l'adulte**. C'est grâce à ce manque, ce vide, cette incomplétude, que le sujet se met en quête de l'Autre. Mais devenir adulte nécessite cependant un nouveau sevrage, celui de la famille. L'achèvement de la personnalité n'est atteint que lorsque l'individu lutte pour **trouver sa place** dans la société. Pour illustrer le thème de cette conférence, j'ai choisi d'évoquer la fratrie dont l'écrivaine **Clara Dupont-Monod** raconte l'histoire dans son roman « *S'adapter* ».



Par Grégory Vandeschuren

La première impression que l'on ressent, lorsqu'il est question de s'intégrer dans un groupe avec cette exigence du « moi » qui cherche à liquider sa libido du moi en la transformant en libido d'objet, c'est de se dire : vais-je être accepté tel que je suis ? Le sujet ignore encore, en cet instant précis où il est traversé par le doute, combien ses mécanismes psychiques ont fait d'efforts, pour rendre les pulsions sadiques acceptables au sein d'une communauté – aux premiers abords hostile ! L'homme étant décrit comme étant un loup pour l'homme, on peut se demander si ce n'est pas déjà bien d'être accepté dans le fourbi ? Mais voilà qu'aux prix à

payer pour me rendre conforme à cette société implacable, le « ça » me tyrannise de l'intérieur, au point que je ne sais plus qui est mon ami, qui est mon ennemi.



« Trouver sa place », si ce n'est pas simple, c'est que ni les pulsions organiques ni le monde extérieur ¹ ne vient s'opposer à l'insertion sociale où l'on se trouve bien ! En deux sens, sans doute, « se trouver bien » c'est se conformer « à la fois » à ce pourquoi nous sommes faits, et trouver ce milieu qui nous ressemble – et pas qu'un peu. S'agit-il d'être en mesure de d'abord s'accepter ? D'être à l'écoute de ce qui, juste ayant franchi la frontière où les pulsions ne se sont pas encore vues refoulées, de se mettre à l'écoute.

Pour se faire, c'est par la « levée du refoulement » au moment où je viens de m'établir conformément à une « formation de compromis » déjà lourde de conséquences, que Freud entend rendre envisageable ce lien on ne peut plus étroit, entre un désir et le monde environnant – qu'il s'agisse de la famille, d'un groupe d'ami ou communautaire quel qu'il soit. Toujours est-il qu'une certaine limite reste à surveiller, lorsque notamment on croit s'y retrouver, mais l'on est comme sous une empreinte. A l'inverse, un excès de culpabilité peut amener au « syndrome de l'imposteur » !

En raison d'une élévation qui n'atteint pas le symbolique, de confondre réel et imaginaire, nous dit Lacan, c'est Eros qui revêt la figure de Thanatos : le meneur venant incarner le Non du père comme s'il pouvait exister pour de bon, et prendre la place du fauteuil capitonné que l'on voit sur l'affiche de la conférence, cette place nous reste interdite ! L'idéal doit savoir mourir,

deux et se divise lui-même. L'Un cosmique, l'Un immanent, est toujours l'Un qui est deux ». Extrapolé pour notre gouverne : l'analyste et l'analysant.

¹ Héraclite d'Ephèse (5^eS AEC) exprime : « la paix ne serait pas le contraire de la guerre, mais son prolongement direct. Pour unir, l'Un doit du même différer ; l'Un régnant serait un éclair qui, pour unir le haut et le bas, divise le ciel en

mais dans le juste milieu entre le « pas trop » et le « suffisamment ». C'est pourquoi il convient « aussi » de comprendre cette « place » comme pouvant également n'être « que » provisoire. « Trouver le juste équilibre est une opération... chirurgicale.



Par Lise Jannin

L'apprentissage connaît un engouement croissant en France. Le CFA Sud Formation Conseil, dont je suis la dirigeante accueillie 180 apprentis de 15 à 26 ans, dans le secteur du commerce et de l'assistantat.

La conférence a eu pour objectif de mettre en lumière l'évolution d'Esther, une jeune femme aux parcours de vie difficile, qui a trouvé sa voie grâce à l'apprentissage.

Son histoire débute dans un contexte familial difficile, Esther, aujourd'hui apprentie en BTS SAM, a surmonté des défis personnels majeurs, allant de la violence familiale à la prise d'alcool jeune. Placée en foyer à l'âge de douze ans, elle se construit par l'aide qu'elle apporte aux autres, à son frère, les enfants du foyer.

Elle découvre l'apprentissage via des stages rémunérés par la Mission Locale jeune. La rencontre avec son mentor a été déterminante, ouvrant le champ des possibles. Elle intègre le monde professionnel tout en préparant son baccalauréat. Les déclencheurs de l'apprentissage sont multifactoriels, mais Esther, tout en appréciant l'école, trouve l'opportunité de s'épanouir socialement et d'être rémunérée.

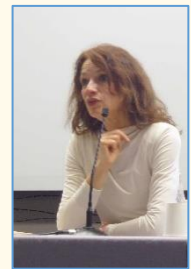
La conférence souligne l'impact des parents dans le parcours des jeunes en apprentissage. Certains, parents ont socialement réussis, ils aspirent à une réussite rapide pour leurs enfants, mais leur communication peut parfois être maladroite et blessante pour l'adolescent. D'autres parents, éloignés du monde professionnel de leur enfant, créent une dichotomie entre deux mondes.

Les écrans, la télé-réalité et les addictions chez les jeunes sont également mis en avant, mettant en évidence des attitudes et comportements inappropriés pour le marché du travail et l'école.

La conférence met en lumière l'importance cruciale de l'accompagnement des apprentis, de la collaboration avec l'entreprise, du rôle clé de l'équipe éducative du CFA et des défis liés à la pression scolaire et aux addictions. Esther réussit son bac avec mention, mais son véritable succès réside dans son épanouissement personnel et son projet de poursuivre en BTS. Trouver sa place dans la société implique l'équilibre entre le service aux autres et la reconnaissance de ses propres besoins, comme l'illustre le parcours d'Esther, qui s'autorise désormais à penser un peu plus à elle-même.

Par Chrystel Benoît-Marhuenda

La question qui se pose n'est sans doute pas seulement celle de la place, mais aussi celle essentielle de la compatibilité des différentes places que l'individu est amené à occuper tout au long d'une journée comme d'une vie.



Ce processus, nous pouvons l'envisager comme une nécessaire adaptation, comme une expression du faux-self normal à pathologique parfois, et toujours, comme à l'origine d'une double négociation : avec soi-même, avec le reste du monde.

Quelque chose se joue profondément entre le dedans et le dehors, un mouvement narcissique perpétuel de l'un vers l'autre, s'élargissant au fur et à mesure que s'ouvre l'expérience du dehors.

Freud, dans son approche de la sublimation, considère que ce mécanisme de transformation élaboré n'existe qu'à la condition d'avoir lieu en tenant compte de la société. Les règles qui la régissent, quant à elles, évoluent. La façon même dont l'Homme se perçoit se différencie au fil du temps, du sien compris dans celui qui l'a précédé : il est à la fois conditionné par un héritage culturel, et des valeurs très contemporaines, à la fois imprégné et l'éloignant de ceux de ses aïeux :

Ainsi, le sujet ne se perçoit certainement pas tout à fait de la même façon selon qu'il se croit sorti des

mains de Dieu, ou le résultat plus ou moins hasardeux d'une rencontre fortuite d'atomes. Il y a un avant et un après le siècle des Lumières pour l'humanité, et de façon similaire à plus petite échelle, se trouve un avant et un après les micromouvements de ruptures dans l'éducation sur plusieurs générations. Voulus, ou résultant d'une évolution des mœurs prenant le pas sur les éléments transmis du passé.



Cette conquête, paradoxalement, n'est possible qu'à la condition d'avoir une place suffisante dès le départ : il s'agit de se l'approprier. La fabriquer, c'est autre chose. Ainsi donc, il serait nécessaire d'éprouver un sentiment d'éloignement, psychique, parfois géographique, le temps de se repositionner, à la condition d'avoir une position de départ suffisamment confortable.

En quelque sorte, il est nécessaire d'être prédéfini par l'Autre, par les circonstances,

L'individu est pris au cœur de tous ces paramètres superposés à d'autres encore : l'endroit où la vie l'accueille, ce que son anatomie dit de son genre, son milieu social. Finalement, c'est bien en Soi, en chacun de nous, que la place se cherche, se trouve, peine à se trouver, ou encore ne se trouve pas, empêché par un ou plusieurs de ces paramètres que nous venons d'évoquer.

la biologie l'environnement la dépendance à l'Autre, pour obtenir les moyens de se redéfinir soi-même à travers de nouvelles expériences, le moment venu.

La juste place est celle où l'on se sent être Soi dans son entièreté. Un Soi débarrassé des négociations inutiles. Si tant d'auteurs en parlent c'est bien parce que de tout temps, la femme a eu plus de chemin à faire pour conquérir cette juste place. : de la chambre de Virginia Woolf au Cahier interdit d'Alba de Cespédès, de la place à quitter d'Annie Ernaud à celle de tout individu auquel les lois du monde, la fidélité morale, affective, la peur de perdre l'autre, le désir et la

Ce mouvement permet de sortir de ce qui pourrait être considéré comme des assignations à être, induites par le milieu d'origine, et vécues comme telles à plus ou moins juste titre, peu importe. Et, une fois à distance d'elles, de faire le tri, que ce soit pour élire d'autres chemins ou s'approprier ceux proposés au départ, l'important, c'est la part de Soi qui s'engage.

La société quant à elle, joue son rôle de régulateur, ou tente de la faire : son rôle est de pallier à l'absence de place, ou à la l'inconfort, la souffrance induite par la place d'origine, ou l'absence d'une place prédéfinie narcissisante: par un rééquilibrage des chances, tout au moins dans l'idée.



culpabilité exacerbent la question, la place se cherche dans la maison comme dans le monde.

L'éducation, les formations, les propositions de relai visent à relativiser le penchant naturellement prévisible que fixeraient les conditions de départ.

Chacun est donc amené à composer avec tout cela, différemment, ce qui est inexorablement commun, c'est à quel point les lieux du début de vie, les circonstances, façonnent la manière dont le sujet se positionne dans le monde.

La société cependant, faite d'Hommes, rencontre sa limite : le sujet a toujours sa façon à lui d'incarner les éléments visant à établir cette égalité, il y aura toujours une façon de porter une tenue obligatoire imposée, que la forme et la couleur soient égales, le corps, l'âme, l'histoire continueront à faire la différence.

Nous pourrions considérer que deux paramètres se succèdent, s'étaient puis se confondent :

Heureusement, en un sens.

Avoir et être à sa place.

Parce que les facteurs qui importent sont si multiples, parce que chaque individu diffère de l'autre, parce que tant de choses échappent, ne se calculent ni ne se maîtrisent, parce que la société prend parfois le relai sur les failles familiales, rien n'est écrit d'avance concernant la place que chacun occupe et occupera, ce qui importe au fond, c'est que le sujet à un moment donné, se vive à sa place.

L'avoir de fait, en arrivant au monde.

Puis, à force de l'avoir, avoir besoin d'en être sûr, sûr d'avoir la sienne, non pas celle comprise dans le pack de naissance seulement, mais celle que l'individu prend, se fait, conquiert. Il ne peut se contenter de ce qu'il a, il doit avoir le sentiment d'y être pour quelque chose, son narcissisme en dépend.



Il n'y a pas de Ajar

Monologue contre l'identité

Delphine Horvilleur ·



HAPPY CULTURE

En 1981, Bernard Pivot révèle qu'Émile Ajar et Romain Gary n'étaient qu'une seule et même personne. En se tirant une balle dans la gorge, Romain Gary supprime également Émile Ajar : premier suicide littéraire sans consentement.

L'autrice est conteuse et rabbin, elle manipule l'humour juif avec un raffinement rageur. Delphine Horvilleur, après *Réflexions sur la question antisémite* et *Vivre avec nos morts* (éditions Grasset), compose pour le théâtre le monologue éclaté du fils imaginaire de l'écrivain Romain Gary et d'Émile Ajar, lui-même double fictif du premier [...]. Il se fait python ou souris blanche, maître ou esclave, femme ou homme, chrétien, juif ou musulman. Il se découvre à la fois lui-même et mille autres, miroir de théâtre planté face à nos inconscients.

https://www.theatredurondpoint.fr/spectacle/il-n_y_a_pas-de-ajar/

« L'étau des obsessions identitaires, des tribalismes d'exclusion et des compétitions victimaires se resserre autour de nous. Il est vissé chaque jour par tous ceux qui défendent l'idée d'un « purement soi », et d'une affiliation « authentique » à la nation, l'ethnie ou la religion. Nous étouffons et pourtant, depuis des années, un homme détient, d'après l'auteure, une clé d'émancipation : Emile Ajar.

Cet homme n'existe pas... Il est une entourloupe littéraire, le nom que Romain Gary utilisait pour démontrer qu'on n'est pas que ce que l'on dit qu'on est, qu'il existe toujours une possibilité de se réinventer



par la force de la fiction et la possibilité qu'offre le texte de se glisser dans la peau d'un autre. J'ai imaginé à partir de lui un monologue contre l'identité, un seul-en-scène qui s'en prend violemment à toutes les obsessions identitaires du moment. »

« Dans chacun des livres de Gary se cachent des « dibbouks », des fantômes qui semblent s'échapper de vieux contes yiddish, ceux d'une mère dont les rêves l'ont construit, ceux d'un père dont il invente l'identité, les revenants d'une Europe détruite et des cendres de la Shoah, ou l'injonction d'être un « mensch », un homme à la hauteur de l'Histoire... »

« J'avais 6 ans lorsque Gary s'est suicidé, l'âge où j'apprenais à lire et à écrire. Il m'a souvent semblé, dans ma vie de lectrice puis d'écrivaine que Gary était un de mes « dibbouks » personnels... Et que je ne cessais de redécouvrir ce qu'il a su magistralement démontrer : l'écriture est une stratégie de survie. Seule la fiction de soi, la réinvention permanente de notre identité est capable de nous sauver. L'identité figée, celle de ceux qui ont fini de dire qui ils sont, est la mort de notre humanité. »

Sur scène, Johanna Nizard incarne cet enfant du siècle, être indéfinissable, qui désamorce les tensions identitaires, dans un monde et un temps qui les exacerbent toutes.

En s'adressant directement à un mystérieux interlocuteur, Abraham Ajar revisite l'univers de Romain Gary, mais aussi celui de la kabbale, de la Bible, de l'humour juif... ou encore les débats politiques d'aujourd'hui (nationalisme, transidentité, antisémitisme, obsession du genre ou politique des identités, appropriation...).

« Ajar nous rappelle une évidence : Nous sommes les enfants des livres que nous avons lus et des histoires qu'on nous a racontées, bien plus que de nos identités d'origine. Voici le monologue d'un homme qui a lieu dans ma tête ou dans la vôtre, et nous dit qu'on n'est pas « que nous ». Delphine Horvilleur

Delphine Horvilleur entame des études de médecine à l'université hébraïque de Jérusalem, sans les terminer, période pendant laquelle elle est également mannequin, puis étudie le journalisme au CELSA à Paris. Elle travaille comme journaliste à France 2 de 2000 à 2003, y compris au bureau de France 2 à Jérusalem avec Charles Enderlin, puis à RCJ de 2003 à 2008, à New York où elle est correspondante. Elle intègre le séminaire rabbinique du mouvement réformé Hebrew Union College à New York. En mai 2008, elle en reçoit son ordination rabbinique (semikha) et devient rabbin du Mouvement juif libéral de France.

A lire entre autres : *En tenue d'Eve : féminin, pudeur et judaïsme*, Grasset 2013 / *Le rabbin et le psychanalyste. L'existence d'interprétation*, Hermann Editeurs, 2020



Une place à titrer

Chercher, trouver, perdre, prendre celle d'un autre, avoir sa place, voilà qui nous parle d'être au monde.

Du principe de plaisir au principe de réalité c'est toute la question du comment intégrer l'ère du secondaire, de l'autonomie et de l'individuation. Où se mettre dans une salle de spectacle où les sièges ne sont pas numérotés, il semble y avoir des places mais y en a-t-il seulement une pour nous ? Et quand bien même, y serons-nous bien installés ? Ah ! une ouvreuse, chouette j'ai de la chance, elle me demande mon billet, mais... Où l'ai-je mis ? Me l'a-t-on même donné ? Angoisse !! ...

Je me réveille en sueur, mon cœur bat la chamade, je viens de rêver du vide, de

ma non crédibilité à exister, si le monde ne me reconnaît pas, si le miroir dénigre mon reflet, alors je vais mourir, non pire, disparaître dans les limbes du non-Moi.

Il faut parfois tout laisser derrière soi, traverser une position dépressive massive pour se reconstruire quasi totalement, pour enfin comprendre qu'il n'y a aucune place, seulement celle que nous incarnons de par ce que nous sommes et les choix que nous faisons. Pas d'ouvreuse, pas de fauteuils numérotés mais un champ, vaste et vivant qui nous met face à notre propre éthique, le temps d'une vie.

Si quelqu'un incarnait parfaitement sa place c'est bien Éric Ruffiat, fondateur de nos instituts freudiens de psychanalyse, ayant compris que l'on ne donne pas une place à l'autre mais l'opportunité d'être lui-même. Ainsi, Éric Ruffiat a pris sa place en chacun de ceux qu'il a convaincu d'un ailleurs meilleur, où l'on peut vivre en accord avec soi et le monde, où la fatalité n'est pas psychique et où la relativité du réel borde la route qui s'offre à nous. Cela fait 5 ans qu'il est parti mais sa présence est toujours aussi vivace, et s'il nous manque autant c'est bien parce qu'en nous il avait une place immense.



Armand Darsel



LA PENSÉE DU PETIT MARIO

« A tous les repas pris en commun, nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert est mis. »

Chers adhérents,

A l'horizon, de plus en plus visible, une nouvelle année pointe le bout de son premier jour.

Quoi de plus réjouissant que l'expression du renouveau ?

Malgré un contexte mondial social, économique, politique, plusieurs fois pesant lourd sur la balance des émotions et sentiments cette année s'achevant, sans cesse quelque part, l'expression du renouveau se montre à nous.

Sans doute faut-il ne jamais oublier d'ouvrir grands les yeux pour ne pas la rater.

C'est avec grand plaisir que la Fédération vient vous adresser ses meilleurs vœux pour les 366 jours à venir (réjouissons-nous quadruplement pour les natifs du 29 février !):

La FFDP vous souhaite une année 2024 des meilleurs crûs, qu'elle soit pour chacun d'entre vous à la hauteur des espérances ou peut-être, enrichissante là où ce n'était ni imaginé ni attendu!

2023 fut enrichie d'une expérience nouvelle :

A l'occasion de la conférence annuelle organisée pour la première fois dans notre Capitale, grâce à l'Institut de Paris, (merci M. Simon et Mme Ruffiat d'avoir su développer, chemin faisant, nos Instituts jusque si loin du point de départ sur la carte géographique), un périple à la fois studieux et festif dont nous nous souviendrons sans doute.

La lettre de la FFDP

La Fédération s'appliquera à proposer comme chaque année une conférence dans le courant du dernier trimestre 2024.

Tous les détails concernant le prochain séminaire annuel de Nîmes vous seront également communiqués en temps voulus.

Enfin, nous rappelons à tous les **psychanalystes didacticiens** l'importance de la réunion du mois d'avril, à laquelle nous attendons la présence de chacun d'entre eux. (Les informations complètes concernant cette journée s'adressant aux didacticiens seront bientôt envoyées).

Nous aurons là l'occasion de remettre à jour l'ensemble du fonctionnement de la formation du point de vue de l'analyse didactique, point central du cursus dans sa globalité, et de répondre à tous les questionnements qu'impliquent ce statut et cette responsabilité.

Cela étant, à ce jour, c'est sur les festivités marquant traditionnellement la fin d'année que s'ouvrent les prochains jours, et que s'achèvent ces quelques lignes :

Bonnes fêtes et Bonne Année à venir, à chacun d'entre vous !

La présidente

Chrystel BENOIT-MARHUENDA



LES LIENS TOXIQUES

Ce qui est toxique correspond au poison relatif de la flèche empoisonnée : Pour l'adjectif du latin *toxicus* (« empoisonné »), pour le nom du latin *toxicum* (« poison »). Tous deux dérivent du grec ancien *τοξικός*, *toxikos* (« relatif aux arcs et aux flèches »).

« Toxique », un mot à la mode qui fait peut-être suite à celui de *pervers narcissique* passé dans le langage courant il y a quelques années. Ce terme dénote un excès, c'est à dire un effet nocif qui du point de vue psychanalytique pourrait correspondre à la domination pulsionnelle d'un individu au dépend d'un autre.

Un individu peut être toxique, une relation, une pensée, un comportement etc.

On y entrevoit un effet de contamination, de déséquilibre des forces en présence, impliquant une modification psychique. Une personne peut se voir touchée par un élément néfaste, qui ne lui laisse pas d'autre choix que d'adhérer (c'est à dire en y perdant une part de son identité). Bien sûr elle peut lutter, fuir ou être soutenue par son environnement et se dégager de cet élément qui l'entame.





Les liaisons dangereuses, film de 1988, réalisé par Stephen Frears.

Cette notion de toxicité touche tous types de relationnel : parent-enfant, familial au sens large, relation de couple, ou encore tous rapports sociaux. On ne peut

Par ailleurs, ce qui caractérise « l’empoisonnement psychique » se rattache à la notion de dépendance dans une durée temporelle plus ou moins longue. L’on pourrait dire encore que le lien toxique est tel un trauma suffisamment dilué pour passer inaperçu, tel un breuvage addictif, tuant à petite dose répétées.

Car souvent on ne se rend compte de la toxicité de quelque chose seulement dans l’après-coup, quand des parties de soi commencent à se dérober, que la sensation de contrôle semble s’être évaporée sans que l’on sache comment ou depuis quand. L’angoisse entant que système d’alarme viendra alerter l’individu qu’il est en train d’être dépossédé de son autonomie d’être et de penser, mais réalisera-t-il à temps qu’il est victime d’un chantage insidieux ?

Nous pouvons ainsi aborder la question de la toxicité sous l’angle de la déstructuration identitaire via l’angoisse générée par un élément vampirisant, de surcroît ambivalent du fait qu’il vient nourrir le Moi sous certaines conditions. La toxicité s’exprime ainsi via la domination par la dépendance, on y retrouve une injonction paradoxale qui prive le psychisme de ses propres racines, de ses propres ressources en le convainquant que ce qui lui est proposé lui est essentiel.

En ce sens nous voyons apparaître la notion de perversion propre à la toxicité, soit la domination sur le psychisme d’une seule réalité non négociable, offrant quelque chose d’un côté pour s’emparer de tout le reste de l’autre. On pourrait nommer cela corruption identitaire, qu’il s’agisse d’un comportement, d’un lien ou d’une drogue.

Nous sommes là devant un grand classique : l’équilibre parfait n’existe pas puisque tout est en mouvement, nos vulnérabilités issues de notre construction première seront toujours potentiellement exposées à

s’empêcher de penser au fait que les prototypes infantiles de relations toxiques continuent d’agir dans la vie de l’adulte soumis à la compulsion de répétition, en quête d’une réponse ou d’une confirmation de ce qui se résume bien souvent à ce qu’il mérite ou non...

Voilà pourquoi viennent résonner les notions d’emprise, de fusion, de dépendance, de sadisme et de masochisme, Si l’on repart de l’idée que notre équilibre psychique dépend d’une synergie saine avec le monde externe, c’est à dire d’un « suffisamment bon » pour grandir et nous régénérer dans notre rapport au monde, nous pourrions définir le « toxique » sur la base d’un trop subi, destructeur de liaison et donc mortifère pour le Moi.

la toxicité, c’est à dire à des formes de dépendances plus ou moins nocives, d’origine plus ou moins perverses.

Nous avons généralement honte de ces zones mal structurées et nous (nous) les cachons, de surcroît peut-être aussi pour qu’elles n’attirent pas le diable. Malheureusement, dès qu’elles sont sollicitées par un individu ou une situation, elles font ce que tout élément refoulé fait, elles tentent de se libérer avec l’espoir, enfin, d’une mise à jour positive ! C’est bien ce que le pervers sollicitera instinctivement et parfois avec talent mais également ce que les drogues et autres satisfactions pulsionnelles addictives viendront proposer à la porte du névrosé écartelé entre sa culpabilité et son idéal démesuré.

Enfin nous comprenons que de par le refoulement et l’enfouissement de ses failles génératrices d’angoisse, l’individu se bloque l’accès à tout un territoire Moïque qui lui appartient et qui lui serait bien utile s’il pouvait *l’abréagir*.

C’est pourquoi il est important d’éclairer ces zones délaissées, de les ramener à la lumière du jour, pour que les marais et autres sables mouvants puissent s’assécher, se consolider et se transformer en sols plus stables, que le Moi puisse en retrouver l’appui et se renforcer quant aux tentantes transactions malsaines ; le risque étant que l’objet nocif, sous couvert d’apaiser ses maux, n’engendrera que son appauvrissement narcissique.

Ce peut être un Surmoi implacable, un Dieu, un chef, un amoureux, un dealer, un gourou, un ami intéressé, un escroc sans scrupule, etc. bref une entité dont la pulsion dominante est incompatible à l’échange et au partage...



A. Darsel

Le Garçon et le Héron



Long-métrage d'animation de Hayao Miyazaki

Après la disparition de sa mère dans un incendie, Mahito, un jeune garçon de 11 ans, doit quitter Tokyo pour partir vivre à la campagne dans le village où elle a grandi. Il s'installe avec son père dans un vieux manoir situé sur un immense domaine où il rencontre un héron cendré qui devient petit à petit son guide et l'aide au fil de ses découvertes et questionnements à comprendre le monde qui l'entoure et percer les mystères de la vie...

Pour cela Mahito en viendra à passer par un monde parallèle, inspiré de ce que nous pourrions appeler l'inconscient, où dominent les pulsions et l'a-temporalité qui lui permettra de revisiter et de comprendre son histoire familiale.



Le Billet Doux

Écran noir.

Si Sigmund Freud se penchait aujourd'hui à la fenêtre du Monde, son pessimisme ne serait point contredit. La haine d'hier est encore celle d'aujourd'hui. Les leçons jamais apprises. Pulsions de mort, paranoïa, délire, violence, sadisme, nombreux sont les termes pour décrire la folie des Hommes. Et une question dans ce ciel orageux : comment garder espoir ?

Le philosophe Clément Rosset considère l'espoir comme une consolation inefficace, le refuge des faibles, soutenant qu'il convient d'aimer la vie telle qu'elle est et non comme elle devrait être. Vivre c'est dire oui au présent mais c'est aussi désirer pour le futur, se mettre en chemin, imaginer une satisfaction à venir. L'espoir est une attente, une force vitale.

Sans espoir, il n'y a plus de vie, et sans la vie, il n'y a plus d'espoir.



Pour Henri Bergson, l'avenir n'est pas ce qui va arriver mais ce que nous allons en faire. Le changement naît d'abord dans notre pensée, puis se concrétise grâce à nos actions. Nul besoin de voir tout l'escalier pour monter au plus haut de l'étage, il suffit de gravir la première marche. Faire le premier pas. Il est donc question d'imaginaire, de créer notre projet de vie, d'apporter notre lumière au grand édifice et de toujours préserver cette flamme en nous, au plus profond. Bien sûr, il faut accepter une part d'utopie afin de protéger l'espoir tel un précieux trésor, ayant le pouvoir d'adoucir les chagrins et d'insuffler, encore et toujours, l'envie d'ouvrir la porte aux lendemains.

Je nous souhaite de grands ciels d'Espérance !

Très belles Fêtes de fin d'Année à Tous,

Erika Jouval

Réponse au jeu du dernier numéro



En 1910 Freud reçoit un illustre compositeur au cours d'une unique séance durant des vacances aux Pays-Bas. Il s'agissait de Gustav Mahler.

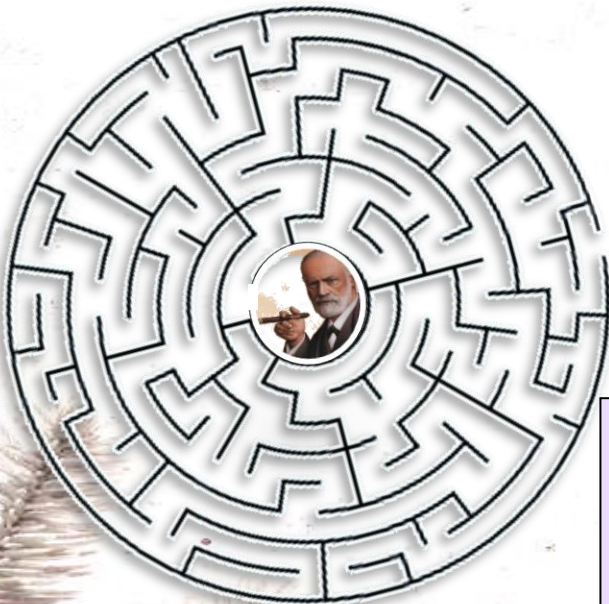
« Nous ne savons qu'indirectement de ce dont les deux hommes, tous les deux issus d'une Vienne bouillonnante de créativité, ont parlé ; Freud ne s'étant confié sur ce sujet qu'à deux ou trois de ses collègues, et très brièvement. Mais cette rencontre, en ces circonstances, constitue de toute façon un choc culturel au sein d'un monde, celui de la mitteleuropa, que la Grande Guerre s'apprête à anéantir. Il était donc tentant d'imaginer leur conversation, les interprétations de Freud, les réticences de Mahler, tout ce qui les rapproche et tout ce qui les divise.

Ce qui est sûr, c'est que Mahler à entrepris ce voyage à l'instigation de son épouse, Alma, car quelques semaines auparavant, il a reçu une bien étrange lettre... »

A LIRE / L'Après-midi de Leyde: La rencontre Mahler - Freud, de Thierry Vincent Editions Le Chant des funambules



La pensée du petit Mario état de René Char (poèmes et prose (édition 1957)



LABYRINTHE

PEUX-TU AIDER LE PETIT SIGMUND À TROUVER LA PLACE QUI SERA LA SIENNE ?



Réalisation- Rédacteur en Chef : Armand Darsel